

4-2 L'Eglise et la prophétie de Mohamed: Une difficulté qui peut être surmontée Ahmed Bouyerdène

Intro Carol : Après avoir exposé la pensée de Paolo, ou plutôt ce à quoi il nous appelle, je laisse la parole à Ahmed, qui va nous donner un témoignage, celui d'un musulman qui, à l'instar Paolo, a quitté sa terre natale pour aller vivre en minorité dans le territoire de l'autre. Il était encore enfant lorsqu'il est arrivé en France et a bien connu les difficultés de l'inculturation. Les questionnements sur Dieu ou plutôt la quête de Dieu l'a mené à être très actif dans le dialogue interreligieux. C'est d'ailleurs dans ce cadre qu'il a eu l'occasion de rencontrer Paolo.

Je l'ai moi-même rencontré pour la première fois à l'abbaye de Sénanque, lors d'une retraite islamo-chrétienne à l'occasion de l'année de la Miséricorde. Son appel aux chrétiens présents m'avait beaucoup frappé : « ...si les chrétiens voulaient bien aimer le Prophète Muḥammad... non seulement aimer les musulmans... non seulement aimer l'Islam... »

Un cri du cœur que j'avais reçu en plein cœur, car il avait mis le doigt sur la plaie, là où en moi, comme beaucoup d'entre nous, il y avait encore une résistance : *aimer* le Prophète Muhammad, c'était bien plus que le respecter ou le reconnaître comme Prophète et Messager de Dieu.

Un témoignage

A l'image de plus de 90% des Algériens, musulmans, nés à l'époque coloniale, mes parents n'ont jamais mis les pieds dans une école publique. L'un des rêves de mes parents en immigrant en France a été d'offrir à leurs enfants ce dont ils ont été eux-mêmes privés.

Arrivé à l'âge de cinq ans en France, aîné de la famille, avec mes deux parents qui étaient analphabètes, ma scolarité n'a pas été facile, loin de là. Voyant mes faibles résultats scolaires, mes parents ont décidé de m'inscrire dans un établissement privé catholique. Ma mère et mon père, musulmans pieux, voulaient ma réussite au risque que je sois dans un environnement chrétien. Oui, un risque car une telle décision pour une famille musulmane pieuse, à l'époque, n'allait pas de soi. Lors d'une visite familiale, mon oncle avait mis en garde mes parents en leur disant textuellement : « *Je connais quelqu'un (musulman), qui a mis son fils dans une école chrétienne, et il est devenu prêtre sans même s'en rendre compte !* » Si je me souviens aussi bien de cette parole, c'est qu'elle m'a très probablement

un peu inquiété. Ce qui est certain, c'est que cela n'a pas empêché mes parents de m'inscrire dans un collège parisien dont le nom, Sainte-Anne, était facilement identifiable !

C'est donc dans ma douzième année que j'ai commencé à côtoyer des « catholiques ». Je dois préciser que j'étais le seul arabe et musulman de tout l'établissement. Et je dois reconnaître que cela m'a fait une drôle d'impression, et cela d'autant plus que, comme tous les adolescents, j'étais bourré de complexes ! Je dois préciser qu'en tant que migrant et fils d'immigrés, j'avais déjà une certaine expérience de la condition de minoritaire, mais là j'allais devenir expert en la matière !

Dans ce collège catholique, ma première grande surprise, pour ne pas dire mon premier choc, a été de découvrir combien étaient peu « catholiques » mes camarades, je dirais même qu'ils étaient, sur le plan de l'éducation et notamment des mœurs, pires que les enfants que je côtoyais dans mon quartier. L'éducation centrée sur la pudeur qu'essayait de m'inculquer mes parents en a pris un sacré coup ! Mais l'adolescence, c'est le temps de la découverte de soi, de l'autre et de l'envers des décors, et là je peux dire que j'ai été gâté ! Je me souviens aussi que j'avais une certaine gêne de dire à mes copains de la cité que j'étais dans une école catholique, ce qui était mal vu et encore davantage pour un musulman ! Et comme je n'aimais pas mentir, je me contentais d'une demi-vérité en disant que mon collège s'appelait « Anne », omettant volontairement « Sainte » !

Pour bien comprendre mon état d'esprit de l'époque, je dois préciser que j'ai très mal vécu mon immigration en France, et qu'à ce jour j'en garde des séquelles. L'enfant que j'étais a vécu l'émigration comme un arrachement douloureux, d'autant plus que dans le pays d'adoption, la France, tout était si différent ; le climat, les paysages, les gens, la langue, la religion, les habitudes alimentaires... et puis, pour couronner le tout, la mémoire traumatique de la guerre d'Algérie dont j'ai également eu ma part en héritage. Cette expérience m'a amené à me poser beaucoup, beaucoup, beaucoup... de questions, sur l'identité, sur le sens de la vie et de la mort, sur la raison d'être, sur le pourquoi du temps qui passe... bref de quoi façonner un parfait névrosé ! Les copains avec qui j'essayai de partager mes questionnements m'écoutaient gentiment... mais je sentais bien que cela leur passait au-dessus de la tête. Un ami m'avait même trouvé un surnom qui en disait long : « idées noires » ! J'avais en effet développé un sens aigu de l'absurdité du monde et de la vie. Un état d'être anxiogène qui m'a amené naturellement à approfondir mes questionnements sur Dieu... qui était pour moi le seul et ultime remède face à l'absurdité de la vie.

Au collège, en classe de 5^{ème}, ma professeure d'anglais était une religieuse, Sœur Marie, ce qui – vous le reconnaîtrez – n'est pas très original ! Je me souviens d'une dame svelte, nerveuse et, détail d'importance quand on est adolescent, elle postillonnait sans cesse lorsqu'elle parlait ! Cela ne m'a pas toutefois pas découragé d'aller un jour la voir à la

fin du cours, pour lui poser une « sacrée » question : « *Pour vous, Jésus est-il le Fils de Dieu ou Dieu en personne ?* » A posteriori, je me dis que pour un gamin de treize ans, j'avais visé dans le mille. Car ce dont je me souviens, c'est qu'elle semblait elle-même bien embarrassée par ma question. Et il y avait de quoi, un gamin musulman qui lui pose une question théologique de cette envergure ! Le fait est que je n'ai strictement rien compris à sa réponse, et d'ailleurs, à ce jour, je ne suis pas certain qu'elle ait elle-même compris sa propre réponse ! Ce dont je me souviens en revanche clairement, ce sont les dizaines de postillons dont elle m'a arrosé ce jour-là !

A la maison nous n'avions qu'un seul livre qui trônait dans le buffet familial, le Coran, une édition avec des pages jaunes que seul mon père était capable de déchiffrer. Mon collègue nous avait obligé à acheter un coffret de poche de la Bible qui contenait les deux testaments. Et voilà que la Bible entrait dans un foyer musulman modeste ! Je dois reconnaître que ma paresse naturelle m'a empêché de lire intégralement la Bible et que j'avais cette tendance, que j'ai gardé, d'ouvrir le livre au hasard en espérant trouver une guidance opportune. Au cours de ma scolarité, ce qui me surprenait, c'était le degré d'ignorance des récits bibliques de mes camarades « chrétiens ». En classe de Seconde, tous les lundi matin, nous avions un cours de Bible dispensé par un enseignant juif. J'ai été marqué par le fait que la plupart du temps, lorsque l'enseignant posait des questions, j'étais le seul à lever le doigt... ce qui a nourri mon estime de moi-même qui en avait besoin. Et cette familiarité avec les principales figures prophétiques, je la devais à ma mère qui nous a transmis les noms et les récits des principaux prophètes. En écoutant les récits bibliques, je me sentais en quelque sorte chez moi. Mais je dois cependant reconnaître que ma culture religieuse en Islam était, pour être franc, médiocre ! Je me souviens ainsi lors d'un cours, très probablement en classe de 5^{ème}, où notre professeure d'histoire avait abordé l'Islam et ses piliers. Comme tout élève moyen, je levais rarement le doigt durant les cours. Rare étaient donc les occasions de me distinguer, de gonfler le torse après une réponse juste à la question d'un enseignant. Et ce jour-là, j'avais une belle opportunité de me distinguer. En fait, j'ai surtout raté l'occasion de me taire, car à la question « *quelqu'un peut-il me citer les cinq piliers de l'Islam ?* », j'avais répondu : « *...ne pas manger de porc et ne pas boire d'alcool* » ! Il faut aussi reconnaître que ma mère nous a bien conditionné sur les questions des interdits alimentaires. A ce sujet, parmi les souvenirs gravés dans ma mémoire et dans mes gènes, le jour du marché qui se tenait au pied de notre immeuble. Arrivée à proximité de l'étale du charcutier, le vendeur de cochon, ma mère prenait une longue inspiration, que nous imitions illico-presto, puis elle accélérail le pas pour reprendre son souffle quelques mètres après avoir traversé les effluves d'odeurs de *halouf* (porc) ! Cela fait partie de mes traumatismes d'enfance, enfin de ces moments qui vous marquent à vie. Parfois je me dis que même si l'Archange Gabriel revenait pour me dire « *Ahmed, c'est bon, tu peux manger*

du halouf ! » et bien je crois que j'oserais lui répondrais spontanément « *Waloo ! Jamais de la vie !* »

Je me souviens qu'enfant, j'avais alors dix-douze ans, j'ai fait l'appel à la prière (*al-adhan*) dans la cité ! Qu'est ce qui avait bien pu me passer par la tête pour jouer au muezzin et crier « *Allahu Akbar* » au cœur de ma cité alors que j'étais en train de jouer avec mes copains ? Avec du recul, je crois que c'était pour moi un appel à parler de l'essentiel, car ce sentiment d'un monde absurde était déjà en germe en moi, et j'avais besoin de parler de cet essentiel dont personne ne voulait ou ne pouvait me parler. Je me souviens parfaitement un jour avoir échangé avec le père d'un ami de la cité, et de lui avoir demandé s'il croyait en Dieu. Il m'avait dit que non, car il y avait trop de violence dans le monde, et que s'il y avait un Dieu, la justice et la paix règneraient. Du haut de mes années adolescentes, je lui avais retourné que s'il n'avait plus la foi, « *ce n'était pas à cause de Dieu, mais à cause des hommes...* ». Jusqu'à aujourd'hui je ne suis pas certain d'avoir compris ce que j'ai ce jour-là essayé de lui faire comprendre !

En France, dans les années 1970-1980, les sujets autour de la religion, ou plus exactement autour de la question de Dieu, étaient rares, surtout entre adolescents. Les gens étaient plus ou moins croyants, mais n'abordaient jamais la question religieuse. Et je n'avais pour ainsi dire aucun ami qui se disait ouvertement croyant. Un beau matin, dans ma dix-neuvième année, je venais alors d'entrer en première année de fac, je me suis réveillé avec une question qui, pour moi, était aussi angoissante qu'inédite : « *Et si Dieu n'existait pas !* » Jusqu'à ce matin-là, la question ne m'avait jamais effleuré l'esprit. Pour moi Dieu ne pouvait pas ne pas exister ! Impossible ! Sinon le monde, la vie, l'amour, la beauté... n'auraient aucun sens ! Cette question soudaine, ce *waswas* majeur, m'a profondément angoissé, et j'avais besoin d'être rassuré. Je me suis alors mis en quête d'arguments pour réfuter ce doute qui commençait à me ronger. Bien évidemment, je ne me suis pas tourné vers mes parents, cela ne se faisait pas et ils avaient un rapport très simple à la foi : Dieu existe, un point c'est tout ! Bien que de nature plutôt réservé, l'urgence de faire taire le doute m'a poussé hors de ma coquille, et je me suis mis à en parler dans mon entourage. Je me vois encore prendre le téléphone, ce jour de 1987, pour appeler un camarade. Ce camarade s'appelait Christian, son père était charcutier et il était militant communiste, cela ne s'invente pas ! Je lui avais dit « *Christian, tu crois que je pourrais perdre la foi ?* » Je me souviens comme si s'était hier de sa réponse, que je peux qualifier aujourd'hui de bienveillante : « *Bien sûr que non Ahmed, toi tu ne peux pas perdre la foi en Dieu.* » Un communiste, nommé Christian dont le père est vendeur de *halouf* qui me rassure sur ma foi ! Voilà une expérience qu'on ne peut pas oublier et qui m'a définitivement immunisé contre tout jugement hâtif envers les non-croyants.

Tous les quatre ans, en période estivale, nous nous rendions en famille au *bled*. Au cours de l'été 1982, je me souviens d'un épisode significatif. Lors d'un échange, un de mes jeunes cousins affirma que tous les Chrétiens étaient voués à l'Enfer. Essayant de le contredire, il me rétorquait qu'il en était certain car tout le monde le disait, et c'était une évidence dans le Coran, pour le Prophète, et bien sûr pour Dieu qui avait ce jour-là trouvé dans mon cousin un nouveau porte-parole ! Sa bêtise enrobée d'arguments pseudo-théologiques m'avait heurté. Dans le même temps, sa damnation des Chrétiens m'a poussé à creuser la question. Grâce à Dieu, ou plus exactement grâce à un reportage à la télévision j'avais trouvé ma réponse. Ce reportage était consacré à Mère Teresa et aux Missionnaires de la Charité. Je voyais ce petit bout de femme menue se donner corps et âme pour les plus pauvres des pauvres, et cela par soif de Dieu. Ému et admiratif à la fois, le jeune homme de quinze ans que j'étais venait de trouver là la preuve éclatante que le Paradis était bel et bien ouvert aux Chrétiens ! *Alléluia* ! Je crois que c'est depuis cette époque que j'ai compris intimement que Dieu regardait d'abord et avant tout le cœur de chacun avant toute autre considération.

A la même époque je prenais également conscience que l'Islam et les musulmans n'étaient pas très bien vus en France. Il y avait bien sûr le racisme, la xénophobie, les cicatrices de la guerre d'Algérie, mais il y avait aussi une autre raison, religieuse celle-là. Dès mon adolescence j'avais pris conscience de l'indigence en matière de culture religieuse de mes camarades d'école et des copains de la cité. Le jeune adulte, lui, va découvrir l'ignorance abyssale sur l'Islam des chrétiens que j'ai eu l'occasion de croiser. Lorsque je leur disais que l'Islam reconnaissait les prophètes de la Bible, que Jésus occupait une place centrale dans la foi musulmane, que l'Immaculée conception était aussi validée par l'Islam... cela les laissait bouche-bée ! J'avais presque envie de m'en excuser : « *Excusez-moi de n'être pas si différent de vous, de partager quelques principes fondamentaux, et d'avoir des racines communes !* » Au début je m'amusais de cette ignorance, et puis avec le temps cela m'irritait ! Je prenais conscience que l'étrangeté de l'Islam à leurs yeux n'était pas que l'effet de la simple ignorance, mais qu'elle était la conséquence de plusieurs siècles de mépris de la chrétienté envers l'Islam et les musulmans.

A mesure que je participais à des rencontres islamo-chrétiennes, je faisais le constat qu'on y devisait sur la religion, la théologie, les Livres révélés, sur les liturgies, sur le Christ, sur l'éthique, mais rien, strictement rien, sur Muhammad (SSP) ! C'était comme si c'était un tabou, un sens interdit, une voie sans issue... pour les Chrétiens évidemment ! Mes lectures m'ont vite fait comprendre à quel point la représentation du prophète Muhammad dans la Chrétienté, avec le concours actif de l'Église durant des siècles, avait de quoi faire frémir des générations de Chrétiens. Le « Mahomet » des chrétiens médiévaux n'avait rien à envier aux

figures maléfiques auxquelles il était identifié. Avec une telle représentation, aussi méprisante qu'angoissante, on comprend mieux pourquoi Dante Alighieri donna une place de choix à « Mahomet » dans son Enfer. Bien que cela puisse créer un certain malaise, je voudrais ici rappeler les sobriquets dont a été affublé le prophète Muhammad durant des siècles dans la Chrétienté et au sein de ses églises : « *Imposteur, pécheur, antichrist, menteur, assassin, lubrique, pédophile, suppôt de Satan...* ». Ces termes ont été proférés, écrits, transmis des siècles durant dans le monde chrétien jusqu'à devenir un barrage infranchissable entre Chrétiens et Musulmans... enfin presque infranchissable.

Il y a une trentaine d'années, j'avais eu un échange franc avec un ami catholique, un vrai catholique c'est-à-dire qui va à l'église le dimanche, ce qui pour le musulman que j'étais était un strict minimum ! Au cours de cet échange, j'avais osé demander à cet ami : « *Est-ce que pour toi, Muhammad est un imposteur ?* ». Il me répondit à brûle-pourpoint « *Non, je le considère comme un prophète !* » Alors là, j'étais scié ! Je venais d'avoir la preuve vivante que les miracles, pardon je veux dire les exceptions, existaient parmi les Chrétiens !

Il y a sept ans, une moniale de la Communauté fondée par le père Paolo – dont vous devinerez peut-être l'identité si vous êtes un peu sagace ! –, au cours d'un échange fraternel et profond comme on en a rarement dans une vie, m'a demandé comme une supplique : « *Dis-moi ce que je dois faire pour aimer le Prophète ?* » Cette question m'a laissé perplexe. Elle interrogeait ma propre relation au Prophète, et je l'ai reçu comme une invitation à aimer davantage et mieux le Prophète. Et cette invitation venait d'une Chrétienne ! Elle m'a offert *Amoureux de l'Islam, croyant en Jésus* du père Paolo. Je découvrais dans ce livre le témoignage d'un véritable disciple du Christ, comme je les aime, un témoin de l'Amour en Dieu et de l'Amour de Dieu. Un homme qui est parvenu à se libérer de siècles de préjugés et de peurs, pour apprendre à écouter l'autre et à le comprendre à partir de sa propre expérience de foi. Il a su, comme il l'écrit, éviter « *les combats de coqs des discussions théologiques* », pour « *s'ouvrir aux desseins bienveillants de la miséricorde divine* ». Il abordait le musulman comme un miroir, un miroir voulu par Dieu. Un hadith du Prophète nous enseigne que « *le croyant est un miroir pour le croyant* ». Les soufis considèrent le prophète Muhammad dans sa dimension spirituelle, *al-Haqiqah al-muhammadiyah*, comme le miroir de Dieu. Le père Paolo, dans son chapitre sur la Prophétie de Muhammad, affirme que Muhammad était sincère (*Sadiq*), cela signifie pour moi musulman, que le père Paolo était lui-même une incarnation de la sincérité. Et Dieu aime les sincères.

L'œuvre du père Paolo est pour moi un signe parmi d'autres que nous entrons dans une nouvelle ère. Une ère où la fraternité en Dieu, au-delà des religions, sera le socle d'une expérience spirituelle partagée par tous les êtres qui chercheront à aimer et à être aimés par et pour Dieu.